THIERCÉ (Agnès). – *Histoire de l'adolescence (1850-1914)*

Paris : Belin, 1999. – 334 p.

Rebecca Rogers

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/864>

DOI : 10.4000/histoire-education.864

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 157-159

ISBN : 2-7342-0868-7

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Rebecca Rogers, « THIERCÉ (Agnès). – *Histoire de l'adolescence (1850-1914)* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 89 | 2001, mis en ligne le 14 janvier 2009, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/864> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.864>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

© Tous droits réservés

THIERCÉ (Agnès). – *Histoire de l'adolescence (1850-1914)*

Paris : Belin, 1999. – 334 p.

Rebecca Rogers

RÉFÉRENCE

THIERCÉ (Agnès). – *Histoire de l'adolescence (1850-1914)*. Paris : Belin, 1999. – 334 p.

- 1 Dans ce livre dense et érudit, Agnès Thiercé traque l'émergence en France de notre conception moderne de l'adolescence. Selon elle, celle-ci se construit à la fin du XIX^e siècle, au moment où catholiques et laïcs se disputent l'encadrement de cette tranche d'âge, qui acquiert alors un statut plus scientifique grâce aux travaux de la psychologie. Objet de savoirs et enjeu de conquête, l'adolescence se révèle un terrain fertile pour examiner l'émergence d'une pédagogie qui, bien que spécifique, s'inscrit dans le grand conflit idéologique de la III^e République. Sa « découverte » passe également par son élargissement aux jeunes filles et aux classes populaires : d'un âge de classe, l'adolescence devient progressivement une classe d'âge. En confrontant les représentations littéraires, scientifiques et pédagogiques de cette tranche d'âge avec les institutions et les associations qui l'encadrent, ce livre, qui s'inscrit dans la lignée d'une histoire culturelle inspirée par Philippe Ariès, montre comment s'élabore le concept d'adolescence. Si les pratiques et l'expérience de cette période de la vie y apparaissent moins, c'est que les sources qui y donnent accès sont, de fait, bien plus rares : la mise en discours de l'adolescence est, en définitive, une affaire d'adultes.
- 2 Divisant son ouvrage en deux grandes parties chronologiques, l'auteur établit une rupture autour des années 1890, moment où l'institution scolaire se diversifie et s'ouvre davantage aux filles et à la jeunesse ouvrière, tandis que, dans le même temps, se développent les sciences humaines et sociales, la psychologie et la sociologie en particulier, qui fournissent à la fois un discours savant et un cadre de référence aux pédagogues. Dans une première partie, l'auteur analyse le foisonnement des écrits sur

l'adolescence sous le Second Empire. Écrivains et pédagogues renouent alors avec les réflexions de Rousseau qui, dans *l'Émile*, fait de la période entre douze et dix-huit ans à la fois un temps de rupture et une menace. Entre 1850 et 1890 se met ainsi en place une « pédagogie de la méfiance », qui s'appuie sur une série de représentations de l'adolescence, perçue comme essentiellement masculine et bourgeoise. L'espace du collège sert de cadre d'analyse aux pédagogues et aux moralistes, qui élaborent une image fort négative de l'adolescent, ingrat, gauche, indécis et immoral. Le régime scolaire extrêmement contraignant alors en vigueur constitue une réponse à cette vision de l'adolescence, qui n'est pas sans générer des réactions d'opposition. La sociabilité adolescente des garçons se caractérise en effet par des formes de révoltes, tant extérieures qu'intérieures, à travers lesquelles se manifestent les premières marques identitaires spécifiques à cette classe d'âge. Du fait de l'absence d'espaces qui leur sont propres, les filles et les classes populaires sont alors exclues de ces pratiques constitutives d'une identité d'âge, même si les catholiques, autour de Dupanloup, sont de plus en plus nombreux à redouter l'adolescence féminine, perçue, à l'instar de celle des garçons, comme une période de crise.

- 3 La deuxième partie du livre, axée sur la période 1890-1914, s'intéresse aux nouveaux espaces de l'adolescence et, surtout, aux associations qui, en proposant un encadrement de la jeunesse populaire puis féminine, consolident la conception de l'adolescence qui nous est familière. De façon plus significative, l'apparition d'une psychologie de l'adolescence opère alors une transformation de la vision menaçante de cette période de la vie, dorénavant valorisée et dédramatisée. Pierre Mendousse, psycho-pédagogue et auteur de *L'Âme de l'adolescent* en 1909, met ainsi en avant la capacité d'amour et d'altruisme des adolescents, ainsi que leur désir d'intégration sociale. L'apport des approches psychologiques vient alors nourrir la pensée de pédagogues comme Ferdinand Buisson et Gabriel Compayré – traducteur du spécialiste américain de l'adolescence Granville Stanley Hall –, avec des conséquences importantes pour le milieu pédagogique et enseignant : on passe ainsi d'une pédagogie de la méfiance à une reconnaissance plus grande des aspects positifs de la culture adolescente, tandis que le système éducatif fait l'objet de transformations, notamment par la création d'associations d'élèves, par la réforme du régime disciplinaire et par la valorisation de la pratique du sport. Par rapport à son analyse de la période antérieure, l'auteur s'interroge cependant moins sur l'expérience individuelle des adolescents, dorénavant davantage autorisés à se prendre en charge.
- 4 La revalorisation de l'adolescence coïncide avec un intérêt nouveau du monde politique vis-à-vis de cette classe d'âge qui, avec l'émergence d'un dialogue international sur la criminalité adolescente, suscite des inquiétudes nouvelles. Du côté laïque, la Ligue de l'enseignement lance, sous l'impulsion d'Édouard Petit, un mouvement pour l'encadrement post scolaire, afin de prolonger l'action de l'école jusqu'au régiment. Se met alors en place une politique de l'adolescence avec les premières « maisons de l'adolescence » et l'organisation de « fêtes de l'adolescence ». L'État s'investit progressivement dans ce domaine et rencontre un succès notable avec les « cours d'adolescents », qui résultent de la transformation des cours d'adultes : au nombre de 28 586 en 1867, on en compte 54 493 en 1912-1913, fréquentés par 644 306 auditeurs. Du côté religieux, la période 1890-1914 marque l'essor des associations catholiques et protestantes comme l'ACJF et l'UCJG, qui, progressivement, cherchent à mélanger les milieux sociaux, les protestants rencontrant davantage de succès dans ce domaine. L'éducation est au cœur de leurs actions qui visent à encadrer les adolescents dans une

ambiance dorénavant plus sensible à leurs besoins particuliers. La reconnaissance de l'adolescence comme un âge spécifique avec ses besoins propres s'inscrit, conclut l'auteur, dans le projet politique d'une « Troisième République soucieuse d'universalité et de solidarisme – et de paix sociale –, ambition que résume le souhait fédérateur formulé par E. Petit d'une "union entre ceux de demain" » (p. 264).

- 5 Un livre sur un tel sujet ne peut évidemment pas échapper aux critiques, dans la mesure où la quête généalogique a fait privilégier certaines sources au détriment d'autres. Pour la période antérieure à 1890, l'auteur concentre son analyse sur le cadre collégien et masculin, alors que mes travaux sur l'éducation féminine bourgeoise, comme ceux de Gabrielle Houbre, montrent bien l'existence, dans un contexte féminin et dès cette même période, de pratiques éducatives et de représentations très similaires à celles qui concernent les garçons : le souci d'isoler, de contrôler et de prolonger l'innocence sous-tend l'univers du pensionnat féminin tout comme celui du collège masculin. Les historiens de l'éducation regretteront peut-être aussi que, pour la période postérieure à 1890, le cadre parascolaire ait été autant privilégié (même si celui-ci fournit des pages fascinantes). Il aurait été intéressant d'étudier plus en détail les nouvelles conceptions de l'adolescence dans le secondaire masculin et féminin dans leur diversité et leurs nuances, et de s'interroger davantage sur la construction sexuée des identités adolescentes, à la suite des travaux de Philippe Lejeune. Les questions que suscite l'ouvrage d'Agnès Thiercé sont, cependant, un reflet de l'intérêt de son sujet et de la difficulté qu'il y a à le cerner, ce que sa propre analyse des mots utilisés pour désigner l'adolescence révèle dès l'introduction. En proposant une grille d'analyse et une chronologie, son ouvrage stimulera certainement d'autres études sur cette problématique qui est clairement dans l'air du temps.